

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an..... 2 »
Six mois..... 1 »
Trois mois..... » 50

Rédaction et Administration :

36, CHEMIN DE BEAUPUY, 36
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

A partir de ce jour, nous prions nos correspondants d'adresser tout ce qui concerne "L'Ordre" à l'adresse ci-dessous :

Armand Beaure, 36, chemin de Beupuy, Limoges.

LA DOUCE FRANCE

Dans un style passionné, Gorki jette à la France un long cri de dégoût et de haine :

« O France, qui fut la bien aimée ! Je crache sur tes yeux mon crachat plein de fiel et de sang.

» Tu n'as pas arrêté pour un jour seulement la marche de la Liberté ; avec l'aide de ton or le sang du peuple russe va couler de nouveau. Puisse ce sang teindre les joues flétries de ton visage menteur de la rougeur d'une honte éternelle.

» O France, qui brillait, jadis, comme un phare à la tête des nations, qu'es-tu devenue ? »

Qu'espérais-tu donc, Gorki, et vous, tous les révoltés de Russie, qu'espériez-vous de la France, de son peuple souverain ? A travers quel mirage l'aviez-vous contemplé, ce peuple libre ?

Vous aviez lu quelques pages de notre histoire, vous aviez admiré quelques hommes, vous aviez écouté l'écho des discours enflammés qui jetaient du haut de la tribune l'anathème au czar de toutes les Russies et votre naïveté avait fait de la France le refuge de la liberté et de la bonne foi.

Et voilà qu'à l'heure où se précisent vos gestes de révolte, une désapprobation monte vers vous, le silence tend chaque jour à masquer vos efforts, des millions recueillis en France sont envoyés au czar pour l'aider dans son œuvre de répression sanglante.

Vous aviez espéré... Quoi donc ?...

Vous nous regardiez dans le passé, ô fous, et vous lisiez les épopées, vous rêviez de ces gueux qui nu-pieds, farouches, allaient vers les peuples voisins, secouer les trônes, briser les tyrans.

Ces hommes sont morts, révoltés de Russie, et leurs fils ne sont plus que des dégénérés, ils parlent d'eux parfois, ils louent leur mémoire, mais parce qu'ils ne savent plus très bien ce que ces ancêtres furent. Allez donc dire au boutiquier d'en face, au bistrot d'à côté, à l'honnête ouvrier qui revient de l'usine, le pas lourd et traînant, allez dire à tous ceux qui passent : « Vos pères se battirent pour leur liberté, vos pères se battirent pour conquérir la liberté des peuples voisins, leurs frères. Ecoutez les cris de révolte qui montent de Russie. Des hommes se battent là-bas, des hommes luttent corps à corps contre la tyrannie. Aidez-les. Aidez-les de vos bras si vous l'osez. Aidez-les de votre argent si vous ne vous sentez pas assez forts pour la lutte immédiate. Et si vous n'avez rien, du moins aidez-les de vos encouragements ». Allez dire cela au peuple de France. Vous serez accueillis par des cris de colère quelques fois, le plus souvent par des gestes d'indifférence, parfois par des railleries.

Lisez les journaux. Ils sont l'écho de la mentalité commune, ils en sont l'écho et ils la fabriquent aussi... Lisez les...

Alors que, naïfs, vous alliez vers le czar les mains tendues, les regards suppliants, alors qu'on vous répondait par des massacres, vous avez été ceux qu'on plaint ; on vous aimait, on vous admirait, comme on plaint le mineur tué d'un coup de grisou, on vous aimait parce que vous étiez les victimes, et les malédictions montaient, com-

bien platoniques, vers le czar rouge, vers la bête féroce de Russie. Les meetings succèdent aux meetings. Les périodes sonores de M. Jaurès vouaient à l'indignation populaire l'hydre altérée de sang et des regards attendris se tournaient vers vous, innocents agneaux qui tendiez le cou aux bouchers.

Les agneaux sont devenus des loups.

La sympathie s'est muée en un silence désapprobateur.

Comment ! On vous déporte, on vous fouette, on vous frappe à coups de nagaïkas, de crosses de fusils, on tue des enfants, des femmes, des vieillards, des hommes pour le plaisir de voir couler le sang, on viole vos compagnes et vos filles et vous osez riposter. Vous osez user de la bombe, du revolver, du couteau. Vous osez tuer ceux qui président à l'assassinat. Bien mieux, vous osez voler pour vous procurer les moyens de vous défendre. Comment donc espérez-vous que la sympathie des honnêtes gens de France aille vers vous ? On plaint des victimes sans défense, cela va de soi. Mais plaindre des hommes qui ont le mauvais goût de riposter sans s'inquiéter des moyens, pourvu que le but soit atteint ? Allons donc !

Mais songez donc, révoltés de Russie, à l'exemple mauvais que donnerait une sympathie quelconque allant vers vous. Ne serait-ce pas autoriser ici ce qui se passe là-bas ? Approuver la révolte des soldats russes ? Est-ce possible, surtout à cette époque où les soldats français souffrent matériellement plus que jamais, où les manœuvres sèment chaque jour sur les routes de France des morts et des blessés.

Allons donc !

Comptez sur vous d'abord, amis de Russie. N'espérez qu'en vous. Ceux qui, en France comme ailleurs, suivent avec une émotion joyeuse votre œuvre d'assainissement, ceux qui tendent les mains vers vous, ceux qui désirent vous aider, ceux-là ne sont pas le peuple souverain ; ceux-là se rient du bon renom de la France, ceux-là savent combien est mensongère la réputation qu'on lui fit d'amoureuse de la liberté.

Ceux-là sont les anarchistes. Votre déception fut pour eux une joie car elle vous sera une leçon, elle vous montrera que la France ne sut pas mener à bien son œuvre, que sa révolution avorta piteusement, ayant créé seulement une façade qui masque au monde fasciné, ébloui par son mensonge, la décrépitude, l'état lamentable, la pourriture de l'édifice.

Travaillez à faire mieux. Vous le pouvez, puisque vous voyez le résultat des expériences déjà faites. Déblayez votre voie de toutes ces erreurs et ne vous inquiétez pas des regards de méfiance, de l'hostilité sourde provoquée chez les veules par votre œuvre efficace. Vous êtes les plus forts.

Anna MAHÉ.

LIBERTÉ ABSOLUE

Les anarchistes veulent pour l'individu la liberté absolue.
Pour un socialiste, le but à poursuivre, c'est l'égalité.

CHAUVIÈRE,
Député de la Seine.

Dans le but de se singulariser, quelques-uns des camarades anarchistes aiment à soutenir, en public, des thèses paradoxales.

Alcibiade, pour se faire remarquer, coupait la queue de son chien ; certains des nôtres laissent pousser leurs cheveux et se donnent des attitudes oratoires parfois assez bizarres parlant de leur moi, de leur sexe et de leur rectum.

De tout temps et dans tous les partis, il y a eu des hommes pourvus d'une incommensurable vanité, cherchant à se distinguer par tous les moyens bons ou mauvais. On aurait tort, fût-on député et socialiste, de passer toute une catégorie d'individus sous la même toise.

Certes, quelques anarchistes rompent des lances en faveur de la Liberté absolue, alors qu'il n'y a point d'absolu dans la nature.

D'autres, au contraire — ils sont nombreux — partagent l'opinion du citoyen Chauvière : le but à poursuivre, c'est l'égalité.

C'est dans l'égalité des conditions économiques de la vie que se trouve la vraie liberté.

Les partis politiques se soucient peu de cet axiome.

Enrichis-toi, dit le capitaliste, et fais comme moi. Tu verras que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Nommez-nous députés, lorsque nous serons la majorité, vous serez heureux, nous materons le capitalisme.

Vous n'aurez plus qu'un patron : l'Etat. Ce sera l'âge d'or.

Jetons tout par terre. Faisons table rase. Aux barricades d'abord, nous verrons ensuite !

Bien que la nécessité d'une lutte finale les armes à la main s'impose, la question n'est pas aussi simple.

Le plus grand nombre des travailleurs ne pensent à rien. Ils n'ont aucune opinion sur les modifications à apporter à la société pour atteindre le but, c'est-à-dire l'égalité des conditions.

Non seulement ils ignorent, mais ils sont incapables, tant leur cervelle est infestée de vieux préjugés, de comprendre cette pensée qui est le suprême moyen de changer la société en l'association pour la vie !

Et non pas comme disent les individualistes bourgeois ou autres : la lutte pour la vie !

Les anarchistes, en particulier, font de généreux efforts pour réaliser des associations économiques égalitaires.

Aucun succès marqué n'est à signaler, c'est plutôt le contraire.

Nul, parmi nous, n'est peut-être assez préparé à jouer un rôle utile dans une association.

C'est pourtant là qu'est le salut !

L'œuvre de paix comporte, donné par la constitution de prospères associations, pour tenir victorieusement tête à l'armée du capitalisme.

La lutte finale durera longtemps parce que l'armée régulière, cette gendarmerie du capital sera le réceptacle de toutes les mentalités qui n'ont pas évolué. Elles sont légions !

J'ai longtemps, dans le *Libertaire*, parlé de la Révolution violente. J'ai désiré en démontrer l'impérieuse nécessité, la possibilité. Néanmoins je ne la crois pas proche.

Notre temps enseigne plutôt la lâcheté que toute autre chose.

Il faut savoir combattre pour son idée, pour l'égalité de fait, celle qui ne laissera subsister ni maîtres, ni valets, ni pauvres, ni riches.

Je ne suis pas un violent, un emballé, un névrosé et je ne conçois la violence révolutionnaire que comme un moyen de s'opposer à la violence militaire. J'examinerai, à l'avenir, quelques questions relatives à l'association.

Tout se touche, tout se tient. Tout est dans tout.

Les œuvres de paix sont peut-être le meilleur moyen de préparer l'œuvre de guerre !

GUERDAT.

LA PATRIE, L'ENNEMI ?

Le mot patrie suppose une contrée où tout serait commun aux habitants ; où chacun aurait à sa disposition les moyens, connus et pratiques, de développement physique et intellectuel.

Or, en l'état actuel des sociétés humaines, il est notoire que, si l'argent donne droit, sans réserve à tous les avantages acquis au cours des siècles par le génie humain, c'est indépendamment de toute distinction de nationalité. Le riche a sa patrie partout, le pauvre ne l'a nulle part.

A ce point de vue, l'on peut donc affirmer qu'il n'existe de patrie déterminée pour personne.

D'autre part, affirmer et même démontrer la réalité d'un génie, d'une littérature et d'un art nationaux, n'implique nullement qu'il y ait lieu de défendre ces propriétés intellectuelles contre l'étranger, car il faudrait, pour cela, que ce qu'on appelle l'étranger, soit en pouvoir de les mettre en péril, et nous allons voir qu'une telle crainte ne peut résister à cinq minutes d'examen pour tout esprit exempt de préjugés.

Si Napoléon avait pu effectuer son fameux projet de descente en Angleterre, et lui imposer, comme il le fit ailleurs, quelque sous-dépote de son invention, Shakespeare n'en serait pas moins resté pour le monde entier un immortel poète, et Newton un prodigieux penseur.

Que demain, la France et la Russie, alliées !... en arrivent à envahir puis à se partager l'Allemagne : La postérité lira et admirera Goethe, méditera d'après Kant, sera charmée par Beethoven, tout comme si le pays où ont vécu ces génies, était demeuré politiquement indépendant. Conséquemment, la certitude s'impose, qu'il en serait de même pour tous les produits de l'intelligence française, si, au lendemain d'une invasion étrangère, nous étions privés de l'avantage d'être régis par un gouvernement autonome.

Est-ce donc à dire que nous n'ayons pas d'ennemi à combattre et que la véritable sagesse soit de se désintéresser entièrement de la vie publique ? Non, telle n'est pas ma pensée, il s'en faut. Mais il me semble qu'à propos de ce mot, *ennemi*, on discute souvent à côté de la question.

L'ennemi existe, mais ce n'est pas l'étranger. La patrie, l'étranger, des mots ! Mais l'homme a un ennemi, c'est le soldat ; quel que soit l'uniforme dont on l'affuble, le langage qu'il entend, le drapeau qu'il suit. Car le soldat est le représentant passif de la contrainte, source de tous les vices et de toutes les misères, et c'est pourquoi il est absurde d'entretenir des soldats dans une contrée sous prétexte de se défendre contre l'éventuelle invasion des soldats entretenus dans les autres contrées.

Supprimons, au contraire, cette force inconsciente qui maintient les droits, et l'homme n'aura plus qu'à évoluer librement vers le bonheur social.

Les accapareurs du patrimoine commun pourront récriminer, menacer, on s'en souciera peu dès qu'ils n'auront plus l'armée à leur service.

Mais, pour que disparaisse l'armée, ou plutôt les armées, il faut s'entendre, s'entendre pour refuser le service militaire. Malheureusement, cette entente ne peut encore se faire, en l'état actuel des esprits. Pourquoi ?

C'est que l'individu, qu'il soit ignorant ou savant, riche ou pauvre, citoyen d'une république ou sujet d'un monarque, croit

généralement avoir besoin d'un pouvoir tutélaire à l'effet de le protéger contre les entreprises ambitieuses d'autrui. On ne voudrait pas pour soi-même et pour ses proches de l'esclavage militaire, mais, de même qu'on ne croit pas à la possibilité de vivre sans gouvernement, on ne peut admettre une société sans force armée.

Les sociétés humaines, ayant, d'après l'histoire, toujours été organisées de telle sorte qu'on ne puisse y vivre sans prendre part au combat social, chacun considère l'antagonisme comme l'état naturel et immuable de l'espèce. Et la nécessité de la lutte sociale, une fois admise, il est indispensable pour celui qui possède ou espère posséder le moindre avantage sur autrui, de pouvoir compter sur la protection des lois et surtout sur la force qui en assure l'exécution.

D'autre part, le socialisme — prétendu scientifique — n'enseigne-t-il pas que pour préparer la société future, il importe de ne se baser que sur les faits. Or, si l'on se borne à observer les faits, sans prendre la peine d'en rechercher les causes, on en arrive à considérer les hommes comme incapables de vivre en société s'il n'existe une règle à laquelle tous seront forcés d'obéir. Et pour forcer, il faut une armée. Le citoyen Hervé, lui-même, qui se défend d'être *anarchiste*, on conviendra lorsqu'après lui avoir rappelé la phrase si juste, prononcée par lui, au cours d'une de ses conférences : « Lorsqu'il n'y aura plus que les gendarmes pour défendre la société capitaliste, nous nous en arrangerons ». Nous lui répéterons à notre tour :

— Lorsque vous aurez établi votre organisation collectiviste et déterminé, bien équitablement, comme vous l'entendez, les droits et les devoirs de chacun, s'il ne reste que les gendarmes pour défendre vos institutions, les mécontents s'en arrangeront.

Certes, nous applaudissons de grand cœur, lorsque vous déclarez ne pas vouloir marcher en cas de guerre. Certes, nous reconnaissons avec vous que les travailleurs seraient bien insensés de risquer leur peau pour cette idole qu'on appelle la patrie. Cependant, nous constatons qu'il est impossible d'être, sans réserve, antimilitariste, si l'on n'est intégralement anarchiste, c'est-à-dire convaincu de la possibilité, pour l'espèce humaine, de vivre en société sans lois et sans contrainte, en basant les relations sociales sur la seule libre entente.

Mais pour acquiescer à cette conviction, il ne suffit pas d'observer les faits. Se déterminer d'après l'observation des faits, tous les animaux le font, l'homme primitif l'a fait, les sauvages modernes le font encore ; ce n'est que de l'empirisme.

La véritable méthode, scientifique, que, bien à tort, les collectivistes prétendent posséder, exige, en outre, que l'on remonte aux causes.

VULGUS.

LES FORCES NÉGLIGÉES

Quand on se donne la peine de feuilleter les comptes rendus des congrès, on constate que le prolétariat organisé tend de plus en plus à admettre les femmes dans les syndicats, et à créer des syndicats féminins.

On a compris enfin quelle déplorable erreur l'on commet en laissant la femme théoriquement à son foyer et à ses enfants quand, pratiquement, elle envahit chaque jour l'industrie. On peut dire sans crainte que les femmes qui restent dans le rôle que la nature leur a assigné sont devenues une infime minorité dans la classe prolétarienne.

Depuis que la machine a rendu la force corporelle de l'homme inutile, le patronat toujours à l'affût d'un bénéfice plus considérable, utilise la femme partout où cela lui est possible. Celle-ci faisant le travail de l'homme pour un salaire dérisoire, devient une terrible rivale sur le terrain économique ; l'ouvrier, attaqué à la fois par le machinisme et le féminisme, ne trouve plus à occuper ses bras, et grossit de plus en plus l'armée des chômeurs.

Le chômage étant le baromètre des salaires, ceux-ci baissent de jour en jour. Le père ne rapporte plus à la maison l'argent nécessaire pour faire vivre sa famille, la femme est obligée de désertir son foyer pour pouvoir joindre les deux bouts et, de ce fait, augmente encore la surproduction.

Je me demande où sera le progrès quand la journée de huit heures sera un fait ac-

compli. Si les femmes continuent à faire dix heures et plus pour le salaire dérisoire que l'on sait, elles rentreront dans les usines pour remplacer les hommes, atrophiant leur corps, compromettant les générations futures par un surcroît de travail épouvantable.

Chacun sait très bien que ces malheureuses, leur journée d'atelier terminée, en ont une autre à recommencer dans leur logis : l'homme s'est très bien habitué à compter sur le salaire de sa compagne pour augmenter le sien devenu insuffisant ; mais, comme il est habitué également à considérer sa femme comme son esclave, servante corvéable et engueulable à merci, il n'a jamais songé à prendre sa part de la besogne qui lui incombe au logis ; il va tranquillement s'attabler au bar, accentuant de ce fait sa misère et son abrutissement. Pendant ce temps là, sa femme allonge ses heures de travail, torche, balaie, bouscule les gosses qu'elle abrutit, eux aussi, dans la mauvaise humeur qu'elle garde immanquablement toute sa vie, résultante de la fatigue nerveuse que cause ce surmenage sans fin.

Quelques-uns demandent la suppression du travail de la femme ; mais peut-on raisonnablement le demander ? Je ne crois pas, parce qu'elle peut être obligée de subvenir à ses besoins, soit qu'elle soit orpheline, veuve ou vieille fille. Je ne vois pas pourquoi la société imposerait à une femme d'avoir un homme pour la nourrir quand il ne lui plait pas de le subir. Malheureusement, il y a nombre de parias féminins que les événements et les circonstances jettent dans le souci de subvenir à tous leurs besoins. De ce fait, les malheureuses s'imposent la corvée de supporter des mâles qui ne leur plaisent point, parce que le travail de la femme n'est pas payé suffisamment pour lui permettre de se suffire à elle seule.

Mais à qui la faute ? Pourquoi la femme est-elle dans cette infériorité matérielle et morale ? Pourquoi la laisse-t-on croupir dans l'ignorance et les préjugés ? N'a-t-elle pas le droit de manger, de penser, de vivre enfin ? Bien certainement ; mais alors, puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne défendrait-elle pas ses droits, étant donné que l'état social actuel lui impose d'être une exploitée ? Quel sera l'homme qui osera encore dire que les questions sociales ne regardent pas les femmes ? Les laisser à leur mentalité actuelle, c'est faire des réserves de jaunes pour l'avenir.

Mais, voilà le fin mot, l'homme ne veut pas que la femme soit son égale, elle est moins forte que lui, par conséquent, pour lui la force prime le droit. Comme aux temps préhistoriques, il veut être le maître de sa compagne, malgré qu'il ne la nourrit plus ; c'est pourquoi il la préfère ignorante, bête même, afin qu'elle subisse mieux son autorité. Car, cela est incontestable, on veut faire son petit tyran : le patron vous a humilié, le bourgeois vous a insulté, le garde-chiourme vous a surveillé, espionné, crispé toute la journée ; au lieu de vous payer consciencieusement sur la bobine de celui qui vous a opprimé vous repassez cela sur votre compagne. Evidemment, c'est moins dangereux ; elle n'ira pas chercher les gendarmes, tandis que nos maîtres... hum... il faut être sage, et puis il ne faut rien brusquer. Ah ! si les autres voulaient se révolter ! Mais voilà, les autres attendent aussi que les autres se révoltent et ça risque fort de durer longtemps ainsi.

Et puis, où le danger de l'ignorance de la femme est le plus grand, c'est qu'elle berce sur ses genoux une nouvelle génération qui, comme celle d'aujourd'hui, aura eu peur du diable avant d'avoir peur du gendarme, croira en la bonté du Dieu tout puissant, avant de croire à la bonté du patron, tout puissant aussi ; croira qu'il faut pleurer, s'humilier, parce que sa mère ne lui a jamais donné d'autres exemples, jamais tracé d'autres lignes de conduite, et aussi parce que la lâcheté n'engendre que la lâcheté. Comment veut-on qu'une femme avachie, en esclavage depuis les temps les plus reculés, engendre des hommes forts et conscients ? Comment peut-on être intelligent et vouloir jouir de sa liberté, quand on a eu une mère qui ne pouvait pas faire un pas sans la permission de son mari ? L'homme laisse la femme ignorante, parce qu'il la veut esclave ; et il veut cela d'elle, parce que ses maîtres le veulent de lui. Il ne comprend pas qu'en faisant ainsi il forge des armes à ses exploités en retardant l'émancipation individuelle.

Beaucoup de camarades prétendent que leurs femmes sont trop *abruties* — c'est

leur mot — qu'elles ne veulent rien comprendre. Eh bien ! raison de plus pour persévérer et éveiller en elles le besoin de savoir, de s'instruire ! il est si facile d'intéresser la curiosité d'une femme, quand on le veut ; elles ne demanderaient pas mieux que de chercher la cause des maux dont nous souffrons et, peut-être, appliqueraient-elles le remède plus vite que leurs compagnons qui, eux, oublient trop souvent leurs revendications au fond des verres sur le zinc.

Pourquoi ne les conduisent-ils pas dans les réunions où l'on traite les questions sociales. N'est-ce pas faire œuvre d'homme intelligent, que de détruire les préjugés que nous ont dictés les bibles et autres évangiles. Si, jusqu'à ce jour, la femme a perdu l'homme, c'est bien parce que ce dernier la considérait comme qualité négligeable. La bêtise de la femme, c'est le boulet aux pieds du prolétaire, c'est le crampon qui retient l'élan vers un avenir de justice, de liberté, de bonheur. Enfin, la femme consciente serait le ciment de l'union et ne paralyserait plus la force immense qui dort dans les berceaux ; elle ne serait plus une cause de démoralisation pendant les luttes nécessaires pour arracher aux capitalistes un peu plus de bien-être ; on ne verrait plus les rouges jaunir à la lessive des jérémiades féminines, force sournoise qui mine l'œuvre des militants.

Consciente et fière, la femme engendrerait enfin des hommes et l'émancipation ne serait plus un vain mot, un avenir lointain, un espoir vague. En un mot, la révolution serait un fait accompli, puisqu'il n'y aurait d'inconscients que les malades et les fous.

Josephine SINGER,
des tulleuses de Marseille.

LES DÉPUTÉS HEUREUX

AIR des Cloches de Corneville
(Voyez par-ci, voyez par-là)

I
Des gouvernements honnêtes
Nous sommes les grosses têtes,
Les députés,
Bien réputés ;
Notre métier (le plus habile)
Nous épargne la moindre bile !
Quoi de plus réjouissant ?...
Jamais de mauvais sang !

Car sans soucis et sans tracas,
Nous vivons en potentats ;
Nous sommes joufflus, gros et gras :
— Il est rien chic notre état ! —

II
La semaine et le dimanche,
La fortune qui s'épanche
Verse pour nous
Des argents fous.
Et, sur les impôts salutaires
Sués par les bons prolétaires,
Nous touchons vingt-cinq francs
Pour nous battre les flancs.

Car sans soucis et sans tracas,
Nous vivons en potentats ;
Payés pour nous croiser les bras :
— Il est rien chic notre état ! —

III
Très recherché dans le monde,
Pour sa verve et sa faconde,
Le député
Est invité ;
C'est lui qui préside à la table
De tout bon dîner confortable :
On le voit chaque soir
Mettre son habit noir.

Car sans soucis et sans tracas,
Nous vivons en potentats ;
Banquets par-ci, gueul'tons par là :
— Il est rien chic notre état ! —

IV
Après nos quatre ans de peine,
Si nous n'avons pas la veine
D'être réélus,
On n'a nous voit plus.
Alors, heureux comme des princes,
On nous donne dans les provinces,
Comme compensation,
Recette ou perception.

Là, sans soucis et sans tracas,
Nous vivons en potentats ;
Honneurs et « bureaux de tabac » !...
— Il est rien chic notre état ! —

André JOYEUX,
Chansonnier du Chat Noir.
(Almanach Socialiste 1896).

CONSTATATIONS

Il est permis, à tous ceux qui s'intéressent à la cause du peuple russe, de faire bien des constatations qui, certes, ne sont pas faites pour amoindrir notre cause aux yeux du peuple.

Nous prêchons l'antimilitarisme. Pourquoi ? Oh ! c'est bien facile à comprendre. Aucun homme sensé ne pourra démentir que c'est la soldatesque qui empêche le peuple russe d'atteindre les libertés qu'il

convoite. C'est l'armée qui protège la bande d'assassins qui opprime le peuple, en Russie ! C'est l'armée qui ne craint pas de tirer sur des frères qui ne demanderaient pourtant qu'à travailler, si on voulait leur donner de la terre !

Et cependant, la grande majorité de ceux qui la composent est issue du peuple ! Tous les soldats russes sont des ouvriers et des paysans. Ils croient pourtant faire leur devoir en défendant leur tyran, en défendant le tsar !!! Ils sont partis avec un enthousiasme débordant lorsqu'il a fallu aller en Mandchourie défendre leur *patrie* ! La moitié de ceux qui étaient partis ne sont pas revenus. Ceux qui n'ont pas laissé leur peau à Port-Arthur ou dans les steppes mandchouriens, ont repris encore le fusil pour fusiller leurs frères, pour se battre contre leur propre cause !!!

Ah ! c'est pénible à constater ! Il faut pourtant se rendre à l'évidence devant les faits odieux qui se passent tous les jours en Russie. Journallement, des centaines de pères de familles tombent sous les balles de ceux qui devraient les aider. Journallement, le potentat russe fait fusiller des révolutionnaires qui, pourtant, travaillent pour une bonne cause et qui ne craignent pas de se sacrifier pour combattre au nom de la liberté ! Ah ! les nobles héros !

Il y a quelque temps, un groupe de députés de la Chambre française déposa sur les bureaux de cette même Chambre, un ordre du jour que M. Brisson refusa de soumettre à ses collègues. Cet ordre du jour demandait que les encouragements du peuple français fussent envoyés à son frère, le peuple russe. Cette motion, si elle eût été présentée, n'eût d'ailleurs pas été votée — *quoique la grande majorité des députés comprennent les radicaux qui se disent amis des prolétaires !!!*

Pourtant, le peuple français est, croit-on, à tort ou à raison, dévoué à la révolution russe. Alors ??? N'anticipons pas !!! Ceux qui lisent cet article doivent comprendre !!!

On dit que le tsar est résolu à refouler, coûte que coûte, la Révolution. Il commence bien ! Nous pouvons donc nous attendre à voir de belles choses. Mais un jour — il n'est peut-être pas si éloigné que cela — la Révolution triomphera, malgré l'armée, malgré les bandits qu'elle soutient ! Et lorsque le peuple russe aura brisé ses chaînes, il fera cause commune avec les autres peuples pour arriver à l'idéal que nous poursuivons !

A. NARCHISTE.

LETTRE A MON AMI L. DÉSESPÉRÉ

Soldat au 6^e d'infanterie en manœuvres

Je viens de lire ta lettre, et, vrai, tu m'as remué le cœur. Comment toi qui avait toujours le rire aux lèvres tu en es à vouloir te tuer, tout bonnement parce que M. le major a refusé de reconnaître ton état maladif, tu es malheureux mon pauvre ami, eh ! bien, à mon avis, je crois qu'on est malheureux bien souvent par sa faute.

Ton cas est clair, tu es malade, tes forces ne te permettent pas de terminer les manœuvres, et comme solution tu veux te tuer, d'abord, je te demande si ce sera une solution, la mort est un résultat non une solution, disparaîs sans éclat tu seras vite oublié, si ce n'est par les parents et amis qui perdront en toi, leur bon fils et leur bon camarade. Mais c'est tout. Le major continuera par sa bêtise à faire d'autres victimes. Ainsi se continuent tous les maux dont nous sommes accablés, et alors tu me comprends, la solution est dans la suppression de la cause du mal.

Ou sors de la vie en claquant la porte, que ta sortie soit un exemple pour tes tortionnaires, ou reste. Et, avec nous rallie-toi pour combattre au moins ce dont tu souffres actuellement : le militarisme.

Ainsi tu feras œuvre saine.

Ton ami,

SIMPLICISSIMUS.

LOURDES

Malgré leur zèle à fabriquer des miracles, les ensoutanés en laissent échapper quelques-uns, et non des moindres, sans les coucher sur leur registre pour en colporter la nouvelle aux quatre coins du monde.

Exemple :

Il y a quelques mois à peine, un ouvrier maçon, juché sur un échafaudage, fut pris de vertige, et, en tombant, se cassa la jambe. Dieu lui avait sauvé la vie, les hommes lui fournirent une jambe de bois.

Vint le pèlerinage de Lourdes.

« Menons-le à la grotte », dirent sa femme et sa fille. Et le lendemain ils partirent tous

trois en compagnie du vicaire du lieu.
Plongé dans la piscine pendant 48 heures (c'est bien le minimum du temps nécessaire à la poussée d'une jambe), le malheureux vit avec plaisir se lever l'aurore du jour de sa délivrance. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant une branche longue de deux mètres et déjà garnie de feuilles qui était poussée à sa jambe en bois grâce à la céleste influence du merveilleux liquide.

— Sainte Vierge, s'écria-t-il en se redressant soudain, tu m'as conservé ma jambe en bois ; tu ne m'as pas soulagé, mais je te remercie de toutes les forces de mon âme, car si tes faveurs se continuent, j'aurai, en ébranchant ma jambe, assez de bois pour me chauffer tout l'hiver prochain.

Deux mois-après, sa fille lui dit :

— Oh père, quel bonheur, tu n'as pas été seul à recevoir un don de la Sainte Vierge ! Je vais l'avoir enfin ce petit Jésus que j'ai tant demandé à Notre Dame de Lourdes, et je vais de ce pas remercier M. l'abbé qui a fait pour moi, pendant le pèlerinage, tout ce qu'il a pu et même davantage. Je suis sûre que sans son intervention je n'aurais jamais rien obtenu de la bonne Vierge !

Oh ! oui, certaine ; nous n'en avons jamais douté.

S.-H. LINIÈRE.

Unité - Séparation

Franchement, c'est... la barbe, dirait Gavroche.

Prenez un journal quelconque, politique ou littéraire, et vous y verrez : Unité socialo-syndicale et séparation franco-papale. Pensez-vous que cela réussisse, aussi bien l'une que l'autre ?

Je ne crois pas les syndicats assez niais pour servir de tremplin à la politique, et qu'importe la séparation entre Briand et le pape, seuls les journaux s'en occupent (ils n'ont pas de copie en ce moment, on ne joue plus aux Folies-Bourbon). Le Populo s'en fout que les ratichons se débrouillent avec leurs confrères gouvernants, il sait bien que c'est toujours lui qui paye.

SIMPLICISSIMUS.

HOMO (JULES DUROUX)

L'implacable tuberculose vient encore de faire un vide parmi nous.

Notre excellent ami et collaborateur, Homo, vient de quitter cette vie d'horreurs et de vilénies où, avec nous, il luttait pour la faire de beauté et d'amour, employant à cette lutte sa vigoureuse intelligence ainsi que son énergie de vingt ans.

Certes, de cette vie de souffrances que ressentent encore avec plus d'acuité les esprits généreux et clairvoyants tels qu'était Homo, la mort est une délivrance. Pourtant il nous reste tant de haines à assouvir, nos espoirs en des jours meilleurs et proches sont si grands, que toutes ces considérations nous font encore cramponner à cette vie ne serait-ce que pour prêter notre appui à ceux que nous aimons, ainsi que pour combattre nos adversaires.

Le nombre des Homo est si restreint que notre égoïsme nous fait regretter le repos dans lequel la juste loi naturelle l'a plongé.

Armand BEAURE.

CHRONIQUE LOCALE

Entente impossible

Lettre ouverte au citoyen Berland

C'est avec un vif intérêt que j'ai lu votre article consacré à un projet d'entente entre socialistes et anarchistes, mais c'est aussi avec tristesse que j'ai constaté, malgré votre grande sincérité, combien vous êtes ignorants des idées que vous dites professer, aussi bien de celles que nous professons et dont l'étude impartiale vous aurait amené à conclure brutalement à l'impuissance de concilier ces deux philosophies qui ont nom : collectivisme et anarchisme.

Je n'ai certes pas la prétention, dans les quelques lignes qui vont suivre, d'exposer, en son intégralité, la ligne de démarcation qui sépare nos conceptions, mais seulement de vous signaler quelques erreurs contenues dans votre article, très suffisantes, je l'espère néanmoins, pour détruire votre thèse et appuyer celle qui nous la fait rejeter.

Votre première erreur consiste à penser qu'il y a similitude de but entre collectivis-

me et anarchisme. Erreur en partie, attribuable pour vous à un défaut de mémoire, car, ici même, notre ami Beaure, polémique avec Pressemane sur la question *propriété*, cette question fut envisagée par Beaure comme étant une idée subjective, absurde et criminelle (c'est du reste l'avis de tous les anarchistes), alors que Pressemane considérait que vouloir sa suppression, constituait une absurdité. Peut-être ne pensez-vous pas comme Pressemane, mais je dois dire que ce dernier est en parfait accord avec la plupart, sinon tous les socialistes de marque.

Jaurès a écrit sur la *Dépêche* de Toulouse (23 septembre 1893) : « Ce n'est pas nous qui sommes les destructeurs de la propriété individuelle, nous en serons, au contraire, les restaurateurs. » Toujours, et encore, Jaurès a tenu ce langage. Il est puéril de rappeler encore que Guesde a tenu les mêmes propos en diverses réunions publiques ainsi qu'au Palais Bourbon.

Voilà donc deux idées bien contradictoires, mais passons.

Nous, anarchistes, nous voulons la suppression de l'Etat, alors, qu'au contraire, les socialistes veulent son maintien et le rendre maître absolu. Ecoutez ce que disait, ces jours derniers, dans le *Droit du Peuple*, de Grenoble, un collectiviste des plus en vue, M. le docteur Greffier. Au cours d'un article contre les repopulateurs, il écrivait : « Ah ! Messieurs les repopulateurs, venez au collectivisme ! Que les familles soient assurées que leurs enfants seront élevés par l'Etat, instruits par l'Etat, placés et payés par l'Etat. Elles ne craindront plus de croître et multiplier. »

Cette citation suffira, je pense, à démontrer que ce n'est pas nous qui prétons cette idée d'Etat aux collectivistes ; au surplus, si vous doutiez encore, la lecture des ouvrages de K. Kautsky, Guesde, Bebel, Deslinières, même Hervé et d'autres, aura tôt fait d'évanouir ce dont vous doutez peut-être.

La différence est donc bien nette : d'un côté, les anarchistes niant la propriété, voulant la détruire, considérant celle-ci comme une idée subjective et absurde, partisans de la suppression de l'Etat ; de l'autre, les collectivistes, conservateurs de la propriété individuelle et de l'Etat tout-puissant.

Avec raison nous disons donc : la similitude n'existe pas ; au contraire, il y a dualisme entre ces deux conceptions.

Votre deuxième erreur (c'est la dernière que, pour aujourd'hui, je veux relever) consiste à croire que les socialistes sont nos seuls ennemis et que notre haine envers eux n'est pas justifiée. Ici encore apparaît votre ignorance de la question. Je vais vous rappeler pourquoi nous pouvons surtout être ennemis des socialistes.

Guesde et Chauvin ont dit que le premier devoir des socialistes, en arrivant au pouvoir, consisterait de faire fusiller tous les anarchistes. Liebknecht encouragea l'oppression des anarchistes par la police et dénonça Wemer. Plekhanoff combattit les révolutionnaires russes. Notre ami Girier Lorion est mort au bagne, grâce à Delory. Guesde s'est refusé à voter la suppression des lois scélérates, et au congrès de Zurich, les socialistes décidèrent de n'avoir aucun rapport même physique avec les anarchistes.

Voilà, je crois, de quoi ne plus vous étonner de ce que nous nous refusons à toute alliance avec notre parti. Laissez-moi vous dire aussi que la lecture *in extenso* de notre journal ne vous permet pas de dire que les socialistes sont nos seuls ennemis.

Certes, parmi les socialistes, il en est, — et vous êtes du nombre j'en suis convaincu, — avec qui nous pouvons souvent marcher la main dans la main, voire même pour le but à atteindre ; mais ceux-là sont trop obscurs et peu nombreux pour nous faire oublier les canailles et les fumistes qui forment l'élément le plus en vue du parti auquel vous appartenez.

Un coup d'œil impartial jeté autour de vos collègues du socialisme local doit vous convaincre de la véracité de ce que j'avance.

L'avenir n'est, je crois, pas bien éloigné où il vous sera démontré que les unités contractées en congrès ou figurant sur du papier ne sont que chimères créant précisément des schismes beaucoup plus logiques.

L'unité se fait forcément, ainsi que l'a expliqué votre rédacteur en chef, pour des choses communes, des buts identiques, avec des individus pourtant ayant des conceptions politiques sociologiques ou religieuses diverses. Cette unité toute spontanée n'est aussi que momentanée. Dès que

le but visé est atteint ou qu'on est vaincu, chacun revient à ses conceptions, mais tout prouve la valeur de cette spontanéité. Il en sera ainsi tant que durera l'antagonisme que créent les circonstances politiques et économiques actuelles, c'est-à-dire tant que régnera l'autorité que les socialistes ne veulent pas supprimer.

M. FRANÇOIS.

P. S. — Je me tiens à la disposition des socialistes de Limoges pour développer cette thèse en leur présence, où et quand il leur plaira.

M. F.

Premier et Dernier mot

Les lecteurs de *L'Ordre* peuvent témoigner que jusqu'à ce jour rien qui soit signé de moi n'est paru sur ce journal concernant Mayéras. Quelques camarades trouvaient même étonnant que je ne dise jamais rien visant ce monsieur. D'aucuns prétendaient que nous étions de bons amis. Il est vrai que quiconque eût entendu Mayéras me causer en scandant des « chers Beaure » aurait certainement cru à une excellente amitié entre nous.

Huit jours avant que le rédacteur en chef du *Socialiste du Centre* ne me prenne (enfin !) publiquement à partie, il m'envoyait encore son gracieux bonjour. Quinze jours exactement avant ses élucubrations devant témoins, je lui avais refusé la *main* qu'il me tendait en me traitant encore de *mon cher Beaure*. J'avais assez de son hypocrisie et je me serais cru aussi coupable que lui de continuer des relations avec un être pour qui j'ai toujours professé la plus profonde aversion. Mes amis pourraient en témoigner. Alors qu'il semait le doute chez quelques-uns, moi, je soutenais toujours qu'il n'était rien autre qu'un *sot* et un *fourbe*. Voilà surtout pourquoi je trouvais inutile de m'occuper d'aussi triste chose.

D'autres n'ont pas voulu suivre la même ligne de conduite que moi ; c'étaient leur affaire.

Ne les connaissant pas, mais me connaissant, Mayéras a cru devoir me rendre responsable des actes ou des écrits des autres. Soit.

Aujourd'hui, je déclare accepter la responsabilité de tout ce qui a été écrit ici concernant Barthélémy Mayéras. Mais je le préviens que je ne répondrai plus à rien de ce qu'il dira concernant ma personne, estimant que sa bave ne peut rien infirmer de ce qui a été écrit le concernant ou ceux qu'il prétendait défendre, ainsi que des idées que je préconise.

Qu'importe, en effet, que descendant de race anthropophagique, j'aie conservé quelque rapport physique avec cette race et que cela me rende hilarant.

Qu'importe que Mayéras n'ait conservé de cette race que quelques rapports physiques pour adopter des mœurs qu'en expression vulgaire on attribue — à tort assurément — à une famille de l'ordre des acanthoptérygiens.

Aurais-je mangé du pain noir des prisons pendant que Mayéras continuait de se nourrir de *pain blanc*, tout cela ne peut prouver que la vérité soit un mensonge.

Aussi, laisserai-je ce... Mayéras m'envoyer ses inoffensifs coups de nageoires jusqu'au jour où j'aurai le plaisir d'aller à Saint-Léonard l'écouter avec sa virtuosité coutumière expliquer qu'il est socialiste et quelle est la conception du socialisme. Je gage qu'après l'exposé de ces sujets, ce professeur de bourdes prendra la route des Thermopyles. Mais gageons aussi qu'il ne tiendra pas parole. Il n'ira pas à Saint-Léonard.

Armand BEAURE.

Qu'il précise

Beaure n'est jamais allé faire une conférence à Saint-Léonard en passant par la route du Palais, à bicyclette.

Barthélémy serait-il assez bon de préciser ce qu'il veut bien dire ?

Des opinions

« ... N'oublions pas que dans les organisations syndicales minières et autres, doit vent se grouper tous les travailleurs, à quelque conception philosophique ou sociale qu'ils se rattachent.

« La main mise d'un parti sur les groupements syndicaux ne peut aboutir qu'à un amoindrissement de la force ouvrière.

« Adrien PRESSEMANE. »

(*Populaire*, 23 mars 1906.)

« Ce pain, qui a pu faire défaut au politicien Basly, ne lui manque plus aujourd'hui,

que je sache, et bien des militants ouvriers ont eu à passer sous les fourches caudines du président Neury, seraient bien aises de l'avoir assuré comme celui qui transforma le syndicat des mineurs en comité électoral.

« ... Nous n'en persistons pas moins dans notre opinion, que Basly n'est plus à sa place à la tête de cette organisation, et qu'il ne devrait plus faire peser son influence sur les travailleurs des mines, qui sont assez grands garçons pour se diriger eux-mêmes.

« P. M. »

(*Socialiste*, 29 mars 1906.)

« Il apparaîtra aisément à tous les militants syndicalistes de Limoges, comme à tous les sincères militants du prolétariat, combien il est étrange, pour ne pas dire anormal, qu'un syndicat, organisation économique soit, c'est le mot, dirigé par un homme politique. Quand cet homme politique est Basly, dont on ignore pas les... flottes, on peut dire que ce syndicat, étant entre les mains d'un *politicien de profession*, n'est plus une organisation de défense économique, mais un comité électoral.

« Et pour qui sait quel danger est un politicien à la tête d'un syndicat, nous pouvons avancer, sans crainte d'être désavoués — sauf par M. Chabrouillard, qui ne compte pas — que Basly lui-même devrait faire le nécessaire, et que, faire le nécessaire pour lui, c'est d'abord de restituer la présidence du vieux syndicat à un ouvrier. Il rendra ainsi à ce syndicat l'indépendance qu'il n'a point.

« L. S. »

(*Socialiste*, 23 mars 1906.)

La guitare socialiste jouait cet air en mars, mais depuis que les rapports d'Amiens sont en discussion, elle a changé de ton.

Si vous cherchez un remède aux maux qu'engendre la politique, ne dites pas comme la Bourse du travail de Narbonne, que tout camarade syndiqué, investi d'un mandat politique ou administratif, de sénateur, député, conseiller municipal, ne peut être délégué de son syndicat à la Bourse du travail, car alors vous ne seriez qu'un anarchiste, tout au plus bon à pendre.

Attaquer la sacro sainte politique ! quel crime !

Pour se distraire

Le sympathique, l'infatigable et vaillant député de la 2^e circonscription de Limoges a prononcé un grand discours à Eyjeaux.

Après avoir relevé sa culotte, l'orateur déclara qu'il ne sera pas difficile de trouver les fonds pour payer les retraites des travailleurs. Il n'y aura qu'à voter l'impôt sur le revenu, sur les chasses gardées, à s'emparer (tout comme des révolutionnaires) des grands monopoles : chemins de fer, des mines, des pétroles, des... du... etc., etc. Il n'y en a qu'un que l'infatigable prétend défendre jusqu'à sa mort : c'est le monopole de la bêtise qu'il détient.

Paraît que son éloquence fit peur à cinq petits bourgeois qui s'enfuirent à toutes jambes.

Le spécimen est unique.

Barthélémy est modeste

Il prétend que Chénieux n'a accordé à Beaure d'aller aux eaux, aux frais de la ville, qu'à la condition *sine qua non* de fustiger vertement Barthélémy dans les colonnes de *L'Ordre*.

Où diable va se nicher l'influence de ce personnage ! Ne trouvez-vous pas que ce « Rieur » devient à son tour hilarant ?

D'une pierre deux coups

Barthélémy « n'a bien connu les anarchistes que trop tard ».

Sans doute, comme Millerand, Briand, Augagneur, Gérault-Richard, Brousse, Labussière, Frugier, Borde, Rougerie, Chabrouillard, Treich et « bien d'autres » n'ont bien connu le socialisme que trop tard... et se sont engagés dans une voie où ils escomptent plus de profits.

Et si vous pouviez comprendre tout le développement qu'on pourrait donner à ce canevas, Berland, vous y verriez toute une réponse à votre article « Autre entente » et ce qui motive l'attitude des anarchistes à l'égard des socialistes.

Eruption

Ce n'est point d'une éruption volcanique que nous voulons causer, mais d'un fléau bien plus dangereux pour nous, anarchistes.

Imaginez-vous que pour la prise de possession de son poste de rédacteur en chef du *Populaire du Centre*, Henri Penot n'a rien trouvé de mieux que de nous tomber dessus, et allez-y : « Syndicalistes-antisindicalistes, antisocialistes socialistes, antipoliticiens-politiciens, anarchistes-anti-anarchistes », tels sont les qualificatifs avec lesquels il nous accable.

Pierre Bertrand est tout abasourdi du talent de son successeur.

Non content de nous exécuter en bloc, le voilà qui prend à partie ce pauvre Beure et, malgré la solidité de ses côtes, il les lui casse magistralement par une « action d'en bas. »

Grâce, Henri ! grâce ! Laissez donc à Guesde et à Chauvin le soin de nous exécuter, nous préférons leurs coups de fusils.

A partir d'aujourd'hui, chaque *Populaire*, contenant un article de Penot, sera vendu : Un franc le numéro.

Au « Tournol de son parti »

Où Barthélemy fait l'imbécile ou il l'est. Dans le cas qui nous occupe, il n'a pas — que je sache — intérêt à faire l'imbécile et, par conséquent, je suis obligé de croire qu'il l'est réellement, et de lui parler comme tel.

Non, Barthélemy, je n'ai pas pensé une seule minute que Souvarine ait divulgué des faux, pas plus que je n'aurais foi une seule minute en votre sincérité, — on peut être bête et fourbe à la fois.

C'est vous, Barthélemy, qui l'avez insinué en l'accusant de « transporter dans *L'Ordre* des extraits de procès-verbaux — ou ce qu'il croit tel » — afin que les accusations de Souvarine aient moins de portée contre Desbordes.

L'auteur de « Fallait pas le dire » et moi, sommes parfaitement d'accord avec la Fédération de la céramique sur la véracité des faits allégués par Souvarine contre Desbordes, et le souffleté c'est vous, puisque vous aviez dit le contraire par ces mots : *ou ce qu'il croit tel*.

Ajoutez ce mensonge à votre actif d'abord, ensuite, je vous dirai pourquoi j'approuve pleinement Souvarine d'avoir divulgué ces extraits de procès-verbaux.

Et pour continuer, je signe :

UN LACHE ANONYME.

P. S. — Serai-ce encore vous, L. B..., qui avez appris à lire à Barthélemy ?

Encore « le Jeu de la Réaction »

Après le mouchard du *Courrier du Centre*, républicain progressiste, ce fut le commissaire de Saint-Léonard lui-même qui porta ses doléances au *Réveil du Centre*, radical, ainsi qu'à la non moins radicale socialiste *France du Centre*, de Tourgnollesque direction.

La pieuse Croix donne aussi du goupillon

contre l'iconoclaste que je suis. Il paraît toujours que j'ai eu tort de dire les vérités concernant le métier de chenapan qu'est celui de commissaire. Je ne recommencerai plus.

Il paraît aussi que nous avons eu tort de revenir à Limoges en compartiment de 1^{re} classe ne possédant que des billets de 3^e classe. On sait que les anarchistes ne doivent pas occuper les places réservées aux bourgeois. Nous ne recommencerons plus.

Mais montrez donc vos gueules de mouchards ! Et si nous allons en prison, ce sera au moins pour avoir sali nos poings sur de sales hures ; que les pores nous pardonnent.

Ce serait encore le jeu de la réaction.

Armand BEAURE.

Tartarin menace !

Oui ! le grand, le gros Tartarin de Saint-Léonard menace de nous donner une leçon. A la conférence de Libertad l'on traita d'une façon irrespectueuse le représentant de l'autorité, le mouchard dont un gouvernement, dit de la République française, dota Saint-Léonard, à la demande de Guesse 1^{er}, et cela le fâche :

« C'est sous la présidence de celui-ci, avec, comme assesseurs, ceux-là, qu'eut lieu la réunion », écrit-il, dans un *Réveil* et un *Torchon du Centre*. Dans l'énumération de ces noms, il laisse percer son intention de dénoncer au patronat les camarades qui se crurent libres d'assister à une réunion anarchiste, espérant ainsi s'attirer la reconnaissance du maître.

Si le procédé est lâche, il n'est pas nouveau. Jadis, il usait d'un peu plus de prudence dans la délation ; au lieu de publier les noms des... malhonnêtes citoyens (pas Tixier et Parelou) qui se permettaient de présider des réunions où le tournolisme recevait des accrocs, le mouchard-chef écrivait à son maître l'objet du délit, à son tour, celui-ci dictait à un de ses laquais, secrétaire honoraire, les lignes suivantes :

« Paris, 2 février 1906.

» Mon cher X...,

» Maintenant, un mot politique.

» J'ai lu, cette semaine, dans un journal de Limoges, le compte rendu de la réunion révolutionnaire de dimanche dernier, à Saint-Léonard, salle Cipan.

» C'est, paraît-il, un de tes ouvriers qui la présidait. A cela, rien de plus naturel de la part d'un ouvrier ; mais ce qui m'étonne c'est que cet ouvrier travaille sous tes ordres.

» Comment veux-tu que M. Tourgnol ait confiance à un moment où cette confiance lui est absolument nécessaire. Crois-moi, et en cela c'est un républicain socialiste qui te parle : Conseille à ton personnel de ne pas diviser les républicains, il faut que dans cinq mois tous les républicains marchent en rangs serrés contre l'ennemi : le cléricisme. »

Le tartuffe dit : « J'ai lu », alors qu'aucun journal ne donna le compte rendu de cette réunion.

Il est vrai que le destinataire de la fiche se refusa à entrer dans les vues de cet ami trop zélé ; sa tartuferie lui resta pour compte.

Et pour les gogos, l'hypocrite écrira dans le *Réveil du Centre* : « Nous sommes partisans de la liberté sans limite dans une parfaite égalité des droits de tous, mais si nous voulons laisser à chacun la faculté d'exposer librement ses théories, nous ne pouvons tolérer qu'on profite d'une réunion publique pour outrager odieusement les autres citoyens et, particulièrement, les représentants de l'autorité. »

Outrager ! Est-ce qu'on outrage quand on dit que le commissaire de police est un crétin ? Vaudrait autant dire alors que la vérité est un mensonge.

L...

A l'auteur de « la Méthode des Employés de Commerce »

Certes, le camarade qui a écrit la *Méthode des Employés de Commerce* doit être renseigné ; il est de toute évidence que ceux-ci ont plutôt perdu leur temps et leur argent. En tout cas les résultats obtenus ne sont pas en rapport avec les efforts soutenus depuis une douzaine d'années.

Cependant, faut-il pour cela les trop incriminer, non certes ; à mon avis, il faut leur indiquer la meilleure voie à suivre.

Je ne suis pas de votre avis, camarade, lorsque vous préconisez la grève, je le sais, le moyen est licite, il est bon et serait surtout un moyen de remuer les esprits. Mais cette grève est-elle possible dans notre corporation ? Je dis : non ! Voici pourquoi :

Une éducation fautive : esprit égoïste, je m'enfoutiste, avachissement et lâcheté sont trop enracinés dans le cerveau de l'employé ; j'ai déjà, dans un précédent article « l'Employé », esquissé le caractère et les conditions de cette catégorie d'individus.

Vous allez me dire qu'il n'est pas indispensable d'avoir la majorité des employés pour une grève, le reste suivra. Encore non, quoique de plus en plus, la concentration se fasse. A Limoges, il y a beaucoup de maisons (la majorité) où il n'y a que deux ou trois employés ; ceux-ci, dont le cerveau est façonné selon les idées patronales, ne s'insurgeront pas.

Même au point de vue ouvrier, la grève, à l'avis de l'employé, est inutile et plutôt néfaste, j'en donnerai pour preuve les quelques souscriptions faites au syndicat en faveur de grévistes ; elles ont trouvé toujours des contradicteurs (je n'ai pas feuilleté les procès-verbaux, Monsieur Barthélemy.)

Oui, camarade, il est besoin de leur donner des idées à nos camarades employés, au sujet de la grève ; mais, voyez donc, lorsque de bénignes manifestations ont été organisées, l'employé y était en minorité, l'ouvrier formait le plus fort élément.

Ne croyez point pour cela que je veuille

préconiser la passivité, non point, mais j'espère en la loi.

En effet, de par cette loi bâtarde, personne n'est satisfait, pas même les patrons qui, cependant, chaque fois que le syndicat présentait une pétition, refusaient de donner leur signature en invoquant la nécessité d'une loi. Eh bien ! cette loi, qu'ils ont maintenant, quoique pas bien terrible, les fait agir de représailles envers les employés qui ont contribué à ce qu'apparaisse cette loi. Ces derniers souffriront peut-être de leur naïveté, mais l'exemple pourra leur être précieux, parce qu'alors l'employé sentira plus fortement que le cœur du patron est un coffre-fort très difficile à ouvrir. Cela l'obligera à penser qu'une loi ne peut améliorer son sort. De là, il comprendra la nécessité de l'union pour l'effort salutaire, et au lieu du mépris qu'aujourd'hui il affecte contre les autres corporations, il recherchera, dans celles-ci, des accointances pour la lutte.

Mais, c'est la première fois qu'un de ces devis est réalisé par le législateur, aussi, est-ce seulement aujourd'hui qu'il peut commencer à s'apercevoir, qu'après de longues années de mendigotage, il a été berné, quoique le législateur ait accédé à ses désirs. De par cette loi, l'employé comprendra mieux l'insuffisance, la nullité du pacifisme ; alors, lorsque demandant au patronat de meilleures conditions d'exploitation (en attendant la suppression de toutes), employant des moyens plus sûrs, il ne sera plus donné au patron d'être intranquille comme il l'a été jusqu'alors, en offrant le salaire de son choix.

L'heure n'est pas loin où les revendications ne seront plus écrites platoniquement sur le papier syndical.

A bientôt les employés révolutionnaires, mais encore faut-il les éduquer, ils en ont besoin.

K. LICOT.

PETITE CORRESPONDANCE

A Emile Dubreuil, gérant de la Gazette du Centre. — Nous sommes obligés de vous dire que vous ne possédez pas le flair de M^l^{le} Couesdon.

Nous ne connaissons pas celui que vous accusez être l'auteur de l'article vous concernant.

Demandez donc à saint Antoine des Pandours, ou à son défaut, au Saint-Esprit.

Souvarine. — Article parvenu trop tard. Au prochain numéro.

— Nous prions instamment les camarades de bien adresser les correspondances ainsi qu'il est indiqué en tête du journal.

SOUSCRIPTIONS POUR « L'ORDRE »

Produit de la liste de L., 2 fr. 30 ; L'Anonyme, 1 fr. 40 ; K. Licot, 0 fr. 50 ; Villette, 2 fr. ; H. Beylie, 1 fr. ; Renaud, 2 fr. ; L. Duverger, 1 fr. ; Total, 10 fr. 10

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

L'Education libertaire, D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann Paul.....	» 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
Le Machinisme, par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
A mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 05
La colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
Le militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache.....	» 10
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
L'organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotkine, couverture de J. Hénault.....	» 10
La grève des électeurs, par Mirbeau, couverture de Rouille.....	» 10
Organisation, Initiative, Cohésion, par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
La vache à lait, par G. Yvetot, préface de U. Gobier.....	» 20
Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure.....	» 15
Syndicalisme et Révolution, par le docteur Pierrot.....	» 10

Pages d'histoire socialiste.....	» 25
Le grand fléau, par E. Girault.....	» 20
Les deux méthodes du syndicalisme, par P. Delessalle.....	» 10
La Peste religieuse, par Most.....	» 05
L'élection du maire de la commune (farce électorale), par Léonard.....	» 10
Entretien d'un philosophe avec la maréchale de **, par Diderot.....	» 10
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire.....	» 10
Les Temps nouveaux, par P. Kropotkine.....	» 25
Arguments Anarchistes, Armand Beure.....	» 20
Dieu n'existe pas, Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine.....	» 10
La Question sociale, Sébastien Faure.....	» 10
En Communisme, André Mounier.....	» 10
Lettres de Pioupiou, Fortuné Henry.....	» 10
L'A B C du Libertaire, Lermine.....	» 10
A bas les morts ! Ernest Girault.....	» 05
Le militarisme, par Friedberg.....	» 10
Quelques idées fausses sur l'anarchie, par le docteur M. N.....	» 05
Aux Femmes, Urbain Gobier.....	» 05
Anarchie-Communisme, Kropotkine, couverture de Lochard.....	» 10
Aux jeunes gens, par Kropotkine, couverture de Rouille.....	» 10
L'Anarchie, par Girard.....	» 05
Déclarations, par Etiévant, couverture par Jehannet.....	» 10

L'immoralité du mariage, par Chaughi.....	» 10
Légitimation des actes de révolte, par G. Etiévant.....	» 10
Communisme expérimental, par Fortuné Henry.....	» 10
Le parlementarisme et la grève générale, par Friedberg.....	» 10
Bases du syndicalisme, par E. Poujet.....	» 10
Le Syndicat, par E. Poujet.....	» 10
Au Lendemain de la grève générale.....	» 20
La Crosse en l'air.....	» 05
A bas le Czar ! Vive la Révolution russe !.....	» 05
La Grève générale révolutionnaire.....	» 20
L'Etat : son rôle historique, par Kropotkine.....	» 25
Le Patriotisme, par un bourgeois, et Défense d'Emile Henry.....	» 15
Au Café, par Malatesta.....	» 20
La Vache à lait, par G. Yvetot.....	» 20
Le Mensonge patriotique, par Merle.....	» 10
L'Antipatriotisme, par Hervé.....	» 10
Députés contre Llecteurs, par Gayvallet.....	» 10
L'Education de demain, par A. Loisant.....	» 10
La Grève générale, par Aristide Briant.....	» 05
Par la Poste, 0,05 centimes en plus	
Ouvres posthumes de Louise Michel.....	» 75
Le même, par la poste.....	» 85
Une Colonie d'enfer, par E. Girault.....	» 3
Le même, par la poste.....	» 3

CHANSONS

Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles.....	» 10
La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.....	» 10
L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier.....	» 10
Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images.....	» 10
La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.....	» 10
J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge.....	» 10
Le Réveil, La Chanson du Lincol.....	» 10
Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, Les Affranchis.....	» 10
La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité.....	» 10
Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain.....	» 10
Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ?.....	» 10
Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste.....	» 10
L'Or, poésie révolutionnaire.....	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : LÉON DARTHO

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet 9,